

LES ESCALES DE LA CINÉMATHÈQUE DU DOCUMENTAIRE

Tënk propose dix fois par an des programmations thématiques appelées LES ESCALES, en partenariat avec la Cinémathèque du documentaire et son réseau en région. Ces focus sont l'occasion de marquer une pause dans le flux hebdomadaire de la mise en ligne et également d'embarquer de nouveaux passagers. Ainsi, toutes les cinq semaines, l'ensemble de la programmation hebdomadaire est constituée d'une sélection films autour d'un seul thème.

Autant les Plages permettent d'entretenir l'éclectisme de nos programmations hebdomadaires, autant chaque Escale permet de marquer un arrêt, de prendre le temps de s'approprier une pensée autour du thème ou une problématique identifiée. Nous faisons pour cela appel à des programmeurs appartenant au comité éditorial de Tënk mais le plus souvent à des programmeurs indépendants. Nous choisissons avant tout de les confier à des personnes reconnues pour avoir déjà travaillé sur ces thèmes ou problématiques. Il s'agit de faire résonner ensemble ces films et, au final, de permettre aux abonné-e-s de se les approprier. Les Escales créent ainsi des points de repère au sein de la plateforme.

Les thèmes choisis pour les Escales sont pour une part des grandes questions de société, des questions qui résonnent avec notre époque comme ce semestre avec une programmation autour de notre relation à l'animal. En aucun cas les Escales ne sont redondantes avec le flux proposé par les médias d'information. Avec toute la force du documentaire d'auteur que nous défendons, elles permettent, au contraire, un pas de côté et de réfléchir au monde qui nous entoure dans toute sa complexité.

D'autre part, les Escales regroupent des films qui abordent des champs culturels et artistiques différents du cinéma, comme la danse, la musique ou la photographie. Nous pensons que c'est une façon d'atteindre de nouvelles personnes, de leur permettre la rencontre avec le documentaire d'auteur parce que sensibles à ce thème singulier.

Enfin, nous proposons des escales qui permettent d'aborder certains enjeux du genre documentaire. Avec par exemple ce semestre, une escale autour de la rencontre de l'altérité, de l'autre, dans l'espace urbain.

En proposant un parcours en plusieurs films, accompagné d'un texte éditorial spécifique, les Escales restent un moyen de rendre accessibles ces films au plus grand nombre sans pour autant renoncer à créer de la pensée et du sens.

Pour valoriser chaque Escale et événement du semestre, nous créons une page dédiée sur laquelle est publié un texte de présentation. Ce dernier donne des clefs et des pistes de réflexions aux abonné-e-s qui peuvent ainsi s'emparer de cette programmation. Ce texte est rédigé par les programmeurs ou programmatrices invité-e-s. Également présent sur cette page, une bande annonce spécialement réalisée à partir d'extraits des films programmés. Présentes sur les réseaux sociaux, ces très courtes vidéos annoncent l'événement, ainsi que les titres des films programmés.

L'Escale, comme tous les événements hors Plages de Tënk, est mis en avant sur la page d'accueil du site grâce à un slider présentant un visuel et un court texte de présentation.

LES ESCALES AU PREMIER SEMESTRE 2021 :

- **FÉVRIER : [ÉCLORE, MÊME PARMIS LES RONCES](#) / Cent Soleils - Orléans**

Parmi les films qui nous ont marqués en 2020, beaucoup témoignent d'une jeunesse au seuil de la vie d'adulte, de sa souffrance, sa lutte, son énergie, de son insouciance aussi. Comme par une vision en miroir de cette production récente, l'équipe de programmation, composée de bénévoles et de salariés de l'association Cent Soleils à Orléans, elle-même à l'aube de ses 20 ans, propose un parcours en sept films qui résonnent avec la crise et la transition que vit le monde en ce moment, que les jeunes paient au prix fort sur le plan psychique.

Chacun évoque un aspect particulier, à des périodes variées, des années 1960 aux premières décennies de notre siècle, du questionnement qui nous anime : Que peut le cinéma du réel ? Traduit-il la difficulté de ce passage du seuil, en est-il le témoin ? Peut-il faire plus et devenir lui-même un catalyseur ? Recèle-t-il une force particulière porteuse d'une expression politique nouvelle ?

Dans ces films souvent étonnamment intemporels, à l'âge où ils devraient rêver leur vie, peu envieux du modèle de leurs parents, tétanisés par le monde professionnel, ces jeunes semblent parfois hésiter, comme saisis par un "malaise du seuil". "On n'est pas sérieux quand on a 17 ans", écrivait Rimbaud, mais il portait en lui le germe poétique et onirique du 20e siècle.

L'un des personnages du film de Jean-Pierre Gallèpe, *À force on s'habitue*, reprend pour lui cette phrase. Est-il alors conscient que grandissant dans la Cité des 3000 à Aulnay-sous-Bois, il a bien peu de chances de se frayer un chemin vers une complète éclosion ? Les routes et les identités, individuelles, sociales ou sexuelles sont-elles déjà toutes tracées ?

Julien de Gaël Lépingle et *Lomelin* de François Reichenbach, mettent en scène le seuil imminent de la vie adulte. Pour Julien, il s'agit de monter "une dernière fois" sur une scène (celle de la fresque historique et du théâtre amateur) qu'il connaît très (trop) bien, avant d'en aborder une nouvelle qu'il entrevoit à peine (sa vie ailleurs). Pour le toréador en devenir Lomelin, "l'après" possède une telle puissance magnétique qu'il nimbe déjà le présent de sa lumière de gloire. Gaël Lépingle et François Reichenbach sont des cinéastes très différents. Le premier s'ancre à travers sa filmographie dans un territoire précis, la région Centre-Val-de-Loire tandis que le second est un cinéaste voyageur qui se nourrit de sa curiosité de l'ailleurs, ici le Mexique où il a réalisé plusieurs films. Pourtant, ces deux cinéastes nous livrent ici deux œuvres où le cinéma se fait témoin intime de ce juste-avant qui semble une montagne d'inconnu à dépasser pour enfin voir ce qui se passe de la culture de l'autre côté.

À force on s'habitue, que nous avons découvert au hasard de nos recherches et du soutien de l'association Périphérie, a eu l'effet d'une révélation, tant son acuité sur la question de la jeunesse est grande. Avec *Scheme Birds*, ils témoignent tous deux du passage vers la vie adulte dans une tonalité moins intimiste et beaucoup plus dramatique. Jean-Pierre Gallèpe et les réalisatrices Ellen Fiske et Ellinor Hallin ont partagé, à quarante ans d'intervalle, la vie d'adolescents de banlieue en France et en Écosse et nous livrent un tableau glaçant où les ingrédients d'un implacable déterminisme – ostracisme – social se font jour et se répondent en écho à travers les époques.

Film unique en son genre, *Pas comme des loups* de Vincent Pouplard, renoue quant à lui avec une certaine légèreté et avec la dimension intime, reléguant en toile de fond la question du déterminisme social, en nous faisant pénétrer dans la vie de jeunes marginaux. Ici les personnages sont mis en scène sans être confrontés aux normes sociales. Le cinéma se fait

complice tendre et attentif pour nous amener à ressentir leur beauté, leur unicité, en évitant de les juger.

Enfin, dans Omelette de Rémi Lange comme dans *(G)rève général(e)* de Matthieu Chatellier et Daniela de Felice, le film a cristallisé un de ces "événements du réel" chers à Jean Rouch. Parce que la caméra était là à ce moment-là, quelque chose s'est passé, qui n'aurait peut-être pas eu lieu, ou qui n'aurait peut-être pas été vécu avec la même intensité... Ce processus relève d'une catharsis intime dans Omelette et revêt une puissante force collective dans *(G)rève général(e)*. Dans les deux films le cinéma du réel nous invite à co-naître une nouvelle identité avec les personnages, à franchir un peu de ce seuil vers l'âge adulte et à se sentir différent à l'issue.

7 films ou 7 possibilités du film documentaire d'exprimer une vérité. Ici celle d'une jeunesse prête à franchir un pas, qui tente de trouver et de prendre sa place dans une société humaine, de façon individuelle ou collective.

➤ Cette escale est programmée par le comité de programmation de Cent Soleils.

Créée en 2001 par trois réalisateurs, cette association est basée à Orléans et réunit aujourd'hui réalisateurs et cinéphiles, amateurs et professionnels autour d'un projet qui articule diffusion de films documentaires, sensibilisation et éducation aux images, accompagnement de projets et production de films. Autant d'occasions d'interroger les rapports entre les images du monde et le monde des images, de développer une approche critique des représentations grâce au cinéma documentaire.

- **MARS : [ÉCHAPPÉES URBAINES](#) / Festival En Ville ! (Le P'tit Ciné – Bruxelles)**

Appartements trop petits, besoin d'air ou nuits trop chaudes, les raisons de s'approprier les espaces extérieurs en ville sont nombreuses. Prendre le temps de se poser au milieu du flot des passants pressés, dépasser les regards qui rendent invisibles, c'est s'offrir des occasions d'étonnement sans cesse renouvelées. Monter une programmation de films documentaires en plein confinement, de chez soi, c'est se rappeler cette évidence et chercher à retrouver, et partager, les chaudes couleurs humaines de la vie urbaine.

Aller à la rencontre du voisin croisé chaque jour nez en l'air et air occupé au sortir de son immeuble parisien, telle Joséphine Drouin Viallard (*L'Indien de Guy Môquet*). Ou d'enfants de son quartier, à Bruxelles, jouant des maigres interstices de verdure disponibles en milieu urbain pour se raconter ensemble des histoires de brigands (*Our City*, de Maria Tarantino). Tourner à mobylette dans les rues de Naples avec deux jeunes à l'humeur amusée (*Selfie*, de Agostino Ferrente). Se poser dans un Community Garden aux multiples vies, niché dans un coin secret de l'Est de Londres, et découvert à l'occasion de l'immuable promenade quotidienne d'une réalisatrice et de son chien (*Here for Life*, de Andrea Luka Zimmerman et Adrian Jackson).

Il s'agit qu'émergent à l'écran et dans nos vies des "existences non imaginées", comme les nomme James Agee, édifié par ses rencontres en Alabama aux temps de la Grande Dépression (Louons maintenant les grands hommes). Ou parfois, trop souvent, "seulement imaginées", pourrions nous compléter.

Car c'est de cela qu'il est question dans cette Escale : donner corps à des présences que nous sommes rarement en capacité de voir. Un cinéma du réel intuitif, rendu à sa plus simple expression dans ses intentions par les réalisateurs et les réalisatrices qui s'en emparent : témoigner d'autres vies que les leurs. Il s'agit de composer avec l'outil cinéma une forme ingénieuse pour être parmi les gens qu'ils/elles ont à cœur de connaître, et nous y projeter :

La caméra au plus près et le choix d'une intimité partagée pour Benoît Dervaux et Yasmina Abdellaoui, compagnons d'un voyage tout personnel mené par Gigi, Monica... et Bianca, enfants des rues de

Bucarest. Dans une absence de narration apparente, en 16mm et à distance pour Helen Levitt, Janice Loeb et James Agee 40 ans plus tôt, avec la volonté ferme de retranscrire le plus fidèlement possible la musique urbaine des rues de Harlem dans un film pourtant muet (*In the Streets*). Au travers d'une construction sonore et visuelle maligne, chez Nelson Makengo, par laquelle le spectateur est transporté à Kinshasa, aux côtés des habitants en résistance dans l'obscurité des nuits sans électricité de la cité (*Nuit debout*).

Des films parfois joyeux, parfois plus âpres, qui entrent en résonance non pas tant dans les dispositifs déployés, de formes diverses, que dans un talent commun à être pleinement en écoute et nous révéler l'extraordinaire éclat de la cartographie humaine. L'occasion de se laisser surprendre par ce que cette géographie en mouvement nous raconte de nos villes et de celles et ceux qui les font vivre.

Cette programmation est portée par Pauline David, programmatrice du Festival en Ville ! , un festival de films documentaires pour raconter nos territoires, leur imaginaire, celles et ceux qui les habitent et /ou les font vivre. Au coin de la rue, des rencontres. Il a lieu cette année du 7 au 16 octobre 2021 dans plusieurs quartiers de Bruxelles. Porté par une structure belge au service du cinéma du réel, Le p'tit ciné – regards sur les docs, il mêle compétitions de films, séances spéciales, rencontres, moments festifs et conviviaux.

- **AVRIL : LA PISTE ANIMALE, CE QUI NOUS RELIE / avec le réseau Toiles du doc – Ardèche Images**

A l'heure de la 6ème extinction massive des espèces, alors que l'humain se pense détaché de l'animal et que cela nous a sans doute amené à perdre nos propres traces, comment pourrions-nous ré-ouvrir un chemin et un espace dans la direction de l'animal ?

Cette tentative, nous souhaitons l'éprouver avec la pensée de Baptiste de Morizot, notamment à travers ses ouvrages *Les Diplomates* et *Manières d'être vivant*, où le chercheur et philosophe français nous indique un chemin possible, une autre voie, qu'il appelle « diplomatique ». Diplomatie au sens de "plié en deux" : "*Le plié en deux, c'est celui qui se trouve à la frontière, contorsionné de telle manière à avoir une partie dans chaque camp, et qui se faisant rend possible une communication*".

Le cinéma documentaire peut-il être à cet endroit ? Le cinéaste peut-il être ce diplomate, cet être plié en deux qui parviendrait à traduire, à se faire l'interprète de cet espace entre-deux, cet espace entre l'humain et l'animal ?

L'Escale "La Piste animale" interrogera ainsi notre relation à l'animal, à travers un corpus de films qui témoignent, chacun à leur manière, de cette tentative de lien, de se relier.

Seront mis en vis-à-vis des textes écrits par des penseurs (dont Baptiste Morizot) et qui ont été publiés dans la revue Billebaude partenaire de cette programmation.

Des projections sont également envisagées lors de la réouverture du Musée de la nature et de la chasse à Paris au printemps 2021.

Le point de départ de cette programmation part des conflits qui naissent de la cohabitation homme-animal comme lors du retour des loups en République Tchèque (*Wolves at the Border* de Martin Pav, 78 min, 2020) ou encore l'invasion d'étourneaux qui ravagent chaque année les récoltes et déclenchent la colère des agriculteurs bretons (*Le bruit du canon* de Marie Voignier, 27min, 2007).

Si les progrès technologiques et le développement culturel ont perturbé l'équilibre entre l'humanité et les autres animaux, si la coexistence a été remplacée par la domination, l'essai *Res creata – Humans and Other Animals* de Alessandro Cattaneo (80min, 2020, Italie) nous propose de se concentrer à nouveau sur les choses qui nous ont relié au fil du temps et continuent de nous relier aux animaux.

Continuant sur ce chemin, *Becoming Animal* de Emma Davie et Petter Mettler (78min, 2018, Suisse) nous propose un voyage aux côtés du philosophe et épistémologiste David Abram, une expérience de cinéma au cœur de la forêt américaine, nous permettant d'éprouver avec nos sens comment notre existence est intimement liée à notre interaction avec la nature.

Nous la mangerons c'est la moindre des choses d'Elsa Maury, (65 min, 2020) connecte d'une certaine façon ces deux pôles. Film central de cette programmation, on y suit une jeune bergère du centre de la France dans sa relation avec ses bêtes et notamment autour de la question de donner la mort. Faut-il être capable de tuer l'animal que l'on élève et de pouvoir le manger pour être dans une relation de respect mutuel ?

Cette Escale est programmée par Julia Pinget et Briec Mével programmateurs réguliers de la plage Écologie de Tènk avec le soutien de la revue Billebaude. Lancée 2012 par la Fondation François Sommer et les Editions Glénat, Billebaude est une revue d'exploration et de réflexion sur les usages et représentations de la nature. Chaque semestre, la revue propose autour d'un thème – le loup, la forêt, la ruralité, etc. -, des contributions de chercheurs, journalistes, acteurs de terrain, artistes. Dans un esprit d'ouverture, la revue tisse des liens entre le monde de la recherche, de l'art et celui de la gestion de l'environnement autour des enjeux de conservation de la nature.

Le réseau en région Rhône Alpes Les Toiles du doc de l'association Ardèche Images, basée à Lussas, propose dans son catalogue 2021 le film "*Nous la mangerons...*" comme Coup de cœur de Tènk et d'accompagner la diffusion du film notamment en prenant en charge la venue de sa réalisatrice lors des projections.

- **MAI : DANSER LA VIE, VIVRE LA DANSE (programme non définitif)**

En 1998, Alain Buffard atteint du Sida revient à la scène avec *Good Boy*, un solo où il met en scène son propre corps, ses forces et ses faiblesses, ses puissances et ses fragilités. Dans son film du même nom, (*Good Boy*, 74min, 2020) Marie-Hélène Rebois réussit à saisir l'essence de cet artiste qui au fil de son œuvre questionne l'insoumission et les identités : comment s'inventer et se refaire un corps face à la maladie, aux contraintes sociales, aux assignations de genre ?

A l'occasion de la Biennale de la danse de Lyon, nous vous proposons cette Escale pour explorer comment danse et vie peuvent-être étroitement liées. Aucun autre art, de par l'engagement des corps et des âmes qu'il requière, n'a su tisser des liens si étroits entre ce qui est de l'ordre de l'intellect et de l'expérience sensible, de l'engagement intime et du partage collectif.

Au-delà des mots, la danse permet d'accéder à la rencontre de l'autre, comme dans *Une jeune fille de 90 ans* réalisé par la comédienne Valeria Bruni Tedeschi et Yann Coridian (90min, 2016). Lors d'ateliers dans un service de gériatrie, le chorégraphe de renom Thierry Thieû Niang va faire éclore les souvenirs, des sentiments profonds et même l'amour chez les pensionnaires.

Mémoire du corps, souvenirs qui ressurgissent, la danse fait office de révélateur.

Comme pour Jann Gallois danseuse et chorégraphe. Dans le court métrage de Claire Juge, (*À travers Jann*, 25min 2019), on découvre comment le corps, son outil de travail peut parfois révéler d'anciennes blessures mais aussi permettre de les dépasser.

Dans *Être Jérôme Bel* (79min, 2019,), Sima Khatami et Aldo Lee ont suivi pendant 4 ans l'artiste et chorégraphe au travail. Mais comment mettre en scène le travail de cet "anti-metteur en scène" ? Comment rester auteur face à un artiste mondialement reconnu pour son travail de recherche sur la "mort de l'auteur" ? A vouloir rendent compte de son travail radical, qui préfère à la virtuosité

technique la vérité des interprètes (qu'ils soient amateurs ou professionnels), les cinéastes se retrouvent face à ces paradoxes et révèlent la force autant que les ambiguïtés de sa démarche.

Certains chorégraphes s'inscrivent dans le flux du monde, laissent des sillons profonds dans nos existences. Le film *Maguy Marin : l'urgence d'agir* de David Mambouch, (110min, 2019), nous révèle le parcours de cette figure mondialement connue. Depuis plus de 35 ans, l'œuvre de Maguy Marin est un coup de poing joyeux et rageur dans le visage de la barbarie, un vaste mouvement des corps et des cœurs.

Enfin, les éléments naturels s'invitent dans *Lightning Dance* de l'artiste argentine Cecilia Bengolea. Ses 6 petites minutes réussissent à nous faire éprouver le travail des danseurs populaires de Dancehall sous l'orage en pleine rue pendant les inondations à Spanish Town, en Jamaïque en 2017. Une rencontre électrique !

Cette programmation est portée par le comité de programmation de Tënk et notamment par les programmatrices Charlène Dinhut, Caroline Châtelet, Line Peyron et Éva Turrent.

Elle s'inscrit dans un partenariat avec la Biennale de la Danse de Lyon. Sa 19e édition, initialement prévue à l'automne 2020 aura lieu du 26 mai au 16 juin 2021 et réunira 40 compagnies internationales dans 51 lieux de représentations répartis dans la Métropole de Lyon et en Région Auvergne-Rhône-Alpes.